

L'expérience de la Shoah dans la formation d'une judaïté féminine en Grèce

Eleni Bézé

La problématique du genre est quasi absente de l'histoire des juifs de Grèce en général et des études de la Shoah en particulier. Notre projet post doctoral vise à mettre en perspective historique le processus de la formation de l'identité des femmes juives en Grèce. Derrière une apparente homogénéité nous nous proposons de poursuivre la recherche en profondeur sur les rapports entre les sexes et les générations et les choix des femmes devant les nouveaux enjeux, sociaux, politiques et culturels. Pour mieux apprécier le poids de l'expérience de la Shoah nous étalons l'analyse sur une période qui va de l'entre deux guerres jusqu'à la fin de la première décennie de l'après-guerre. Nous appuyons notre analyse sur des sources diverses, telles que témoignages oraux et écrits, les archives communautaires et la presse juive.

Dans la première partie de notre étude nous adoptons une approche à l'échelle des personnalités. Plus précisément, nous travaillons sur les histoires de vie des rescapées grecques dont les travaux représentent une mémoire de la Shoah assez précoce. Nous travaillons aussi sur les histoires de vie des femmes « anonymes », qui n'ont pas laissé des traces écrites. On peut ainsi suivre le processus de la formation d'une mémoire de la Shoah qui n'a pas dépassé les limites de la famille. Dans la deuxième partie nous examinons des groupes de femmes ayant eu la même idéologie politique. Plus précisément, nous analysons, à travers des sources diverses, l'activité et le discours des femmes qui avant et/ou après la guerre se sont attirées par l'idéologie du sionisme et/ou par l'idéologie de gauche.

Notre présentation aujourd'hui est basée sur l'analyse des itinéraires des femmes grecques juives qui, pendant l'Occupation, ont pris part à la Résistance de gauche. De plus, nous avons examiné les difficultés liées au genre que les femmes ont affrontées après la Seconde Guerre mondiale et pendant la guerre civile grecque (1946-1949), alors qu'elles tentaient de reconstruire un moi de « post-survivant ». En prenant compte que le genre est un élément important dans le processus de narrativisation de soi, la présentation vise à éclairer la dimension genrée des expériences de ces femmes en se concentrant

principalement sur la façon dont une identité juive est construite à travers leur discours.

Notre analyse est basée sur sept cas de femmes juives grecques, dont cinq sont originaires de Salonique, et une des villes de Trikala (Thessalie) et de Chalkida (Grèce centrale, Eubée). Différentes villes d'origine nous ont permis d'éclairer le cas de Salonique par rapport aux deux autres villes, ces dernières étant plus proches des zones montagneuses, contrôlées par les forces de la Résistance, et, ainsi, d'étudier le rôle que la géographie a joué concernant les possibilités d'évasion qu'avaient les femmes, leur décision de s'engager dans la Résistance ou leur adhésion idéologique à la gauche. Aujourd'hui, pour ne pas dépasser la limite du temps disponible, nous présenterons les cas de deux femmes, une de Salonique et une de Chalkida.

Parmi les nombreuses femmes grecques qui ont offert leurs services à la Résistance se trouvaient aussi quelques femmes juives. Leurs interviews nous permettent d'étudier comment se forme leur mémoire de la vie de partisane. L'une de ces femmes était Dora Bourla-Handali. Dora (née en 1928) a grandi à Salonique dans une famille pauvre avec six enfants. Dans l'une de ses interviews, elle a attribué le sauvetage de la plupart des membres de la famille aux liens étroits que la famille entretenait avec les non-Juifs. Son frère, Moïssis, appartenait au parti communiste depuis ses années d'école. En avril 1943, alors que commençaient les déportations des Juifs de Salonique, les parents de Dora parvinrent à s'évader de la ville avec l'aide d'amis appartenant à la Résistance de gauche ; ils étaient accompagnés de quatre de leurs enfants. Dora est arrivée dans la ville de Naoussa. Elle était là quand les partisans sont arrivés pour la première fois dans la ville. La vie partisane a attiré la jeune fille, malgré le fait qu'à cette époque il n'y avait pas d'autres partisans dans la région. Dora est devenue partisane sur la montagne de Vermio, tandis que ses deux frères et leur père sur la montagne de Paiko.

L'arrivée d'une autre femme à la montagne signifiait beaucoup pour Dora. Grâce à elle, Dora s'est sentie plus en confiance. Elle se rendait maintenant dans les villages où elle prononçait des discours ; elle y a également servi comme infirmière. Elle se souvient que son apparence, à la montagne, a beaucoup

changé. Elle a grandi et pris du poids. «Je mangeais ce que mangeaient les hommes», dit-elle. Bourla se souvient de cette période particulière avec nostalgie. « C'était difficile mais je peux dire que je me sentais vraiment très bien ». À ce sentiment a contribué aussi le fait que, à la montagne, elle n'a pas connu d'antisémitisme; c'était également important le fait que les hommes « respectaient »,¹ comme elle dit, les femmes.

Le récit de Dora sur sa participation à la Résistance contredit son récit sur l'immédiat après-guerre ; une période qui coïncide avec la guerre civile grecque, mais aussi avec les premières années de Dora en Israël. Après la fin de la guerre, Dora est devenue membre du parti communiste et a continué à entreprendre des missions pour le compte des partisans. Sa sœur l'a persuadé de suivre, en parallèle, les activités de la communauté juive. Lors d'une excursion organisée par la communauté, Dora a rencontré son futur mari, Albert Handali. Elle abandonnera bientôt ses activités clandestines et déménagera avec son fiancé dans une Hakhshara (camp de préparation de l'immigration en Israël). Après un certain temps, Handali sera enrôlé dans l'armée au milieu de la guerre civile. Il se battra contre les anciens camarades de Dora. Handali bénéficiera, comme de nombreux juifs grecs, de la législation de 1949, qui autorisait la démobilisation sous condition d'immigration en Israël ; Ceci, à son tour, a entraîné la perte de la citoyenneté grecque. Le couple va se marier et, dans quelques jours, ils arriveront en Israël. Dora se sentira piégée dans ses nouveaux rôles d'épouse et de femme au foyer. De plus, Albert était très « timide », comme elle dit. Ils étaient ainsi éloignés du cercle des grecs de gauche qui avaient également immigré en Israël. Dora rompra ses liens avec le Parti.

Sarah Yeoshua-Forti est née 1927 à Chalkida, en Eubée. Pendant l'Occupation, elle vivait avec sa mère – son père était décédé et sa sœur aînée s'était enfuie avec sa famille dans un village d'Eubée. Dans une de ses interviews, sa mère est présentée comme une femme dynamique et autonome. Elle avait agi comme un chef de famille et peut-être comme un modèle pour la jeune fille. Lorsque les Allemands ont occupé leur maison, EPON, l'organisation de jeunesse de gauche à laquelle Sarah appartenait, leur a conseillé de s'enfuir dans la montagne. Avec

¹ Interview donné au Musée Juif de Grèce, JMG/OHA 064, 2.11.2016.

l'aide des résistants, les deux femmes sont arrivées dans le village reculé de Koutroulas. Sarah a décidé peu après de suivre les partisans et, quelque temps plus tard, elle a formé son propre groupe avec quatre filles. Ils ont appris à tirer, à incendier des maisons et à lancer des cocktails Molotov pour faire distraction à l'ennemi.

Dans un espace dominé par les hommes, Yeoshua s'est imposée comme une personne égale et indépendante ; néanmoins, comme elle l'a dit, ce n'était pas le cas des filles des villages environnants. Elle craignait donc que ces filles ne soient pas acceptées après la fin de la guerre dans leurs villages. Yeoshua avait un sens aigu de son identité féminine et son identité de classe. Il est également intéressant qu'elle avoue que le manque d'antisémitisme à l'école et à la montagne a inspiré son travail pour la Résistance ; et, peut-être, c'est précisément le manque d'antisémitisme qui lui a permis de reconnaître les inégalités de classe et de genre à la montagne.

Après la fin de la guerre, Sarah a continué à aider les partisans. Puis les «fascistes», comme elle dit dans son interview, sont arrivés au pouvoir. Elle s'est enfuie à Athènes, où elle a été arrêtée et emprisonnée. En prison, personne ne lui a donné à manger car, comme elle le prétend, elle était juive. A partir de ce moment, Yeoshua prit ses distances avec ses camarades ; elle vivra dans un environnement entièrement juif. Yeoshua a été libérée à condition qu'elle se rende dans l'Hakhshara. Une fois de plus, un juif grec ancien résistant et de gauche est contraint de quitter la Grèce et de s'installer en Israël. Son récit, centré sur les années d'Occupation et de Résistance, se termine par une brève référence à son immigration en Palestine, avec son mari, à l'été 1946.

Les récits et les histoires de vie des femmes examinées dans ma recherche permettent quelques premières remarques. La plupart des femmes se concentrent sur l'attitude de leur famille envers la Résistance. L'identité familiale de gauche semble avoir facilité l'exode des femmes juives de Salonique vers la campagne et la montagne à une époque (printemps 1943) où les possibilités d'évasion étaient extrêmement limitées. Malgré les conditions de persécution, l'identité féminine de gauche s'avère forte. De plus, des femmes qui se considéraient comme des partisanes particulièrement actives, ont témoigné

après des décennies éprouver de la nostalgie pour la vie de montagne et de fierté pour leurs actes. Pourtant, les identités de gauche vont progressivement s'estomper après la guerre et laisser place aux identités de mère et de femme au foyer. De plus, presque toutes les femmes ont choisi d'immigrer. Se marier avec un homme juif et les mesures de l'État grec qui ont facilité – voire forcée – l'immigration en Israël ont été deux facteurs cruciaux dans cette direction. Enfin, selon les femmes elles-mêmes, le manque d'antisémitisme et de misogynie semblent avoir été des facteurs importants qui ont facilité l'action menée sur la montagne.